

L'ARCHITECTURE RÉSIDENTIELLE DU VIEUX SHERBROOKE, 1870–1915 : L'EXEMPLE DES MAISONS MOREY ET JOHNSTON

Silvie Bernier¹

Université de Sherbrooke

Résumé

Cet article établit une comparaison entre deux bâtiments résidentiels du Vieux Nord de Sherbrooke qui correspondent à deux étapes du développement de ce quartier. Caractéristiques de l'influence des courants anglo-saxons, notamment américains, sur l'architecture des Cantons-de-l'Est, les deux maisons se distinguent par le style, l'organisation de l'espace, les matériaux utilisés et le rang social des premiers propriétaires. En se basant sur la typologie définie par Luc Noppen et Lucie K. Morisset, l'auteure propose une évaluation de la valeur patrimoniale des deux maisons. L'étude, fondée sur des documents originaux, permet d'authentifier une réalisation de Joseph Wilfrid Grégoire, un architecte très actif dans la région des Cantons-de-l'Est durant la première moitié du XXe siècle.

Abstract

The premise of this article is to compare two residential buildings located in Sherbrooke's Old North (Vieux Nord), buildings that correspond to two phases in the development of this neighbourhood. Good examples of the influence of Anglo-Saxon and especially of American architectural trends on the architecture of the Eastern Townships, these two homes have distinct styles, spatial organization and building materials that reflect on their original owner's social status. Building upon a framework defined by Luc Noppen and Lucie K. Morisset, the author will seek to evaluate the heritage value of these two homes. This paper, based on original documents, also identifies Joseph Wilfrid Grégoire, an Eastern Townships architect renowned in the first half of the twentieth century, as the designer of one of the two homes under study.

Introduction

Marquée par l'arrivée en territoire abénakis des Américains, Loyalistes mais aussi entrepreneurs et aventuriers, et des immigrants britanniques, la région des Cantons-de-l'Est se distingue des autres régions du Québec par une architecture fortement influencée par la tradition et les styles anglo-saxons. L'architecture résidentielle des Cantons-de-l'Est trouve ainsi peu sa place dans les ouvrages d'histoire de l'architecture au Québec (voir Lessard, Laframboise, Martin) qui insistent davantage sur la maison française avec son toit à larmier, ses lucarnes en façade et sa galerie couverte. Le quartier de la ville de Sherbrooke communément appelé le Vieux Nord témoigne de cette habitation à l'anglaise dont la variété des styles présente un intérêt particulier pour l'histoire de l'architecture au Québec.

Cette étude s'attarde à deux bâtiments résidentiels du Vieux Nord : la maison Morey, construite autour de l'année 1873, et la maison Johnston, bâtie en 1914. Situées chacune à une extrémité de ce quartier résidentiel, elles correspondent, sur une période de près d'un demi-siècle, à deux étapes du développement de ce qui constitue le principal quartier historique de Sherbrooke. Elles occupent ainsi deux bornes, spatiales et temporelles, qui permettent de relier leur construction à l'histoire de la ville.

Bien qu'appartenant au même quartier, les maisons Morey (Figure 1) et Johnston (Figure 2) présentent des caractéristiques architecturales très différentes qu'il est intéressant de contraster. Outre leurs particularités, l'intérêt de ces deux maisons repose, d'une part, sur leur bon état de conservation et, d'autre part, sur la disponibilité de documents les concernant. La maison Morey a fait l'objet d'une description par la Société d'histoire des Cantons de l'Est (SHCE, 1978). Sont ainsi accessibles des plans des étages, un dessin d'élévation de la façade, des photos extérieures et intérieures, une photo ancienne et un plan d'implantation. Quant à la maison Johnston, il existe des plans, des élévations, un devis de construction ainsi que le certificat de localisation.

Le développement urbain du Vieux Nord de Sherbrooke

La ville de Sherbrooke se développe au début du XIX^e siècle à la croisée des rivières Magog et Saint-François dont le potentiel hydraulique attire des entrepreneurs venus des États-Unis (Kesteman, 2000). Dès les années 1820, le village possède un Palais de justice, une prison, des églises, un moulin, une scierie et quelques commerces. En 1852, sous l'impulsion du milieu des affaires, Sherbrooke est reliée au circuit du chemin de fer entre Montréal et Portland dans l'état du Maine. Ce lien à la métropole et aux États-Unis aura une influence considérable

sur le développement économique de la ville et viendra consolider le pouvoir de la classe d'affaires dirigeante très majoritairement anglo-saxonne et protestante. Cette élite dispose d'un réseau de relations qui la lie à des représentants de la bourgeoisie de grandes villes comme Montréal, Toronto, Londres ou New York (Kesteman, 2001).



Figure 1 : Maison Morey (1873), SHCE, 1978.



Figure 2 : Maison Johnston (1914). Photographie : Silvie Bernier, 2009.

En 1859, le milieu des affaires se dote d'un levier économique puissant en créant la Eastern Townships Bank (ETB) qui favorise la création de manufactures, entre autres dans le secteur des textiles. Jean-Pierre Kesteman estime que la valeur du capital investi dans les manufactures sherbrookoises passe de 138 000 \$ en 1867 à près d'un million en 1891 (Kesteman, 2001). Parmi les actionnaires de la Eastern Townships Bank on retrouve le premier propriétaire de la maison Morey, Thomas Slade Morey (SHCE, 1978).

La croissance économique entraîne un accroissement de la population. Entre 1861 et 1896 la ville de Sherbrooke voit sa population tripler. Celle-ci passe de 2 974 à 9 746 habitants (Kesteman, 2001). Durant la même période, l'activité commerciale se déplace vers la rue Wellington qui sert d'axe de communication entre la gare sur la rue Dépôt et la Haute ville où se trouvent le Palais de justice, la Eastern Townships Bank, le Bureau de poste et d'autres commerces. La rue Commercial (renommée Dufferin en 1905) dans la Haute ville s'étire vers le nord et accueille des résidences cossues de la bourgeoisie d'affaires attirée par la proximité des institutions financières. La luxueuse villa que se fait construire Thomas S. Morey en 1873 se trouve à l'angle des rues Moore et Commercial. C'est la naissance du quartier du Vieux Nord dont le développement prendra fin vers les années 1960.

Un autre phénomène qui contribue à l'apparition de nouveaux quartiers résidentiels est l'instauration à partir de 1897 d'un réseau de tramways à travers la ville (Kesteman, 2002). Plusieurs lignes de la Sherbrooke Street Railway, rebaptisée en 1910 Sherbrooke Railway & Power, relient les différents quartiers de la ville, notamment le quartier Nord. Ce système de transport en commun facilite grandement le déplacement en ville et permet à des classes moins fortunées qui ne possèdent pas de voitures (à cheval ou à moteur) de délaisser le centre-ville pour habiter des zones plus paisibles. Le prolongement en 1918 de la ligne de tramway vers les rues Ontario et Portland contribue au développement du quartier au-delà de la limite de la rue de London. La maison Johnston est située précisément à l'angle des rues Dominion et Ontario, soit la limite ouest du circuit du tramway.

Bien que le prolongement de la ligne de tramway facilite l'accès à des secteurs plus éloignés du quartier Nord, la population de ce quartier résidentiel demeure pendant longtemps anglophone et relativement aisée. Jean-Pierre Kesteman (2002) rapporte qu'en 1908 l'évaluation moyenne des maisons dans le quartier Nord est de 6 982 \$ comparativement à 2 160 \$ sur la rue Alexandre, habitée essentiellement par des ouvriers. Tout comme pour la ville de Sherbrooke dans son ensemble, la population du Vieux Nord connaît une francisation

constante au cours des XIX^e et XX^e siècles (Kesteman, 2001). Cette transformation ethnique et linguistique se vérifie dans l'évolution des propriétaires des maisons Morey et Johnston, toutes deux construites pour des anglophones et qui deviendront respectivement en 1976 et 1977 la propriété de francophones (Registre foncier du Québec).

Le quartier Nord de Sherbrooke, tout comme une grande partie des terres des Cantons-de-l'Est, appartient depuis 1833 à une compagnie foncière britannique, la British American Land Company (BALC). Celle-ci achète à bas prix d'immenses terrains de la couronne, qu'elle subdivise en lots pour la revente (Kesteman, 2001). Ce cadastre privé sera supprimé en 1875 lors d'un nouvel arpentage commandé par la ville et l'instauration d'un cadastre public (Kesteman, 2001). Le lot 184, situé à l'angle des rues Dominion et Ontario, qu'Hubert B. Johnston achète le 11 juillet 1914 au coût de 950 \$, est encore la propriété de la BALC (Deed of Conveyance, no 2131, archives privées).

De la villa de banquier au cottage du col blanc

La maison que se fait construire Thomas Slade Morey a pour fonction non seulement de loger confortablement sa femme, Huldah Jane Foote, enseignante, et son fils unique Samuel, mais aussi d'afficher la réussite sociale de l'homme d'affaires (Nadeau Saumier, 2007). Originaire de Hanover au New Hampshire, Thomas S. Morey s'établit en 1843 à Eaton Corner dans les Cantons-de-l'Est où il tient un magasin général. Devenu rentier à l'âge de 50 ans, il s'installe à Sherbrooke en 1871 et participe à la vie économique de la ville en tant qu'administrateur de la Sherbrooke Permanent Building Society et de la Eastern Townships Bank (Nadeau Saumier, 2007). En 1872, il achète le lot 962 de la rue Commercial, propriété de Mme Nydia Willard, veuve de William Richardson Willard (Registre foncier du Québec). La Société d'histoire des Cantons de l'Est évalue la construction de la maison Morey aux environs de 1873 (SHCE, 1978). Chose certaine, la maison est déjà construite en 1881 puisqu'elle apparaît sur une carte de la ville de l'époque (*City Atlas of Sherbrooke*, 1881) et porte le numéro 56.

La maison Morey est une villa imposante formée d'un premier corps de bâtiment de 42 pieds de largeur par 32 pieds de profondeur comportant deux étages et demi en plus du sous-sol. À l'arrière, deux annexes prolongent la maison. La première, sur deux étages, est un carré de 20 pieds de côté. La deuxième sur un seul étage mesure environ 19 pieds de côté. Ces espaces sont prolongés par un vestibule et une grande galerie ouverte à l'avant, ainsi que par une véranda fermée derrière le salon.

À l'intérieur, l'organisation de l'espace respecte la structure en trois pavillons (Figure 3). Le pavillon principal est réservé aux maîtres de

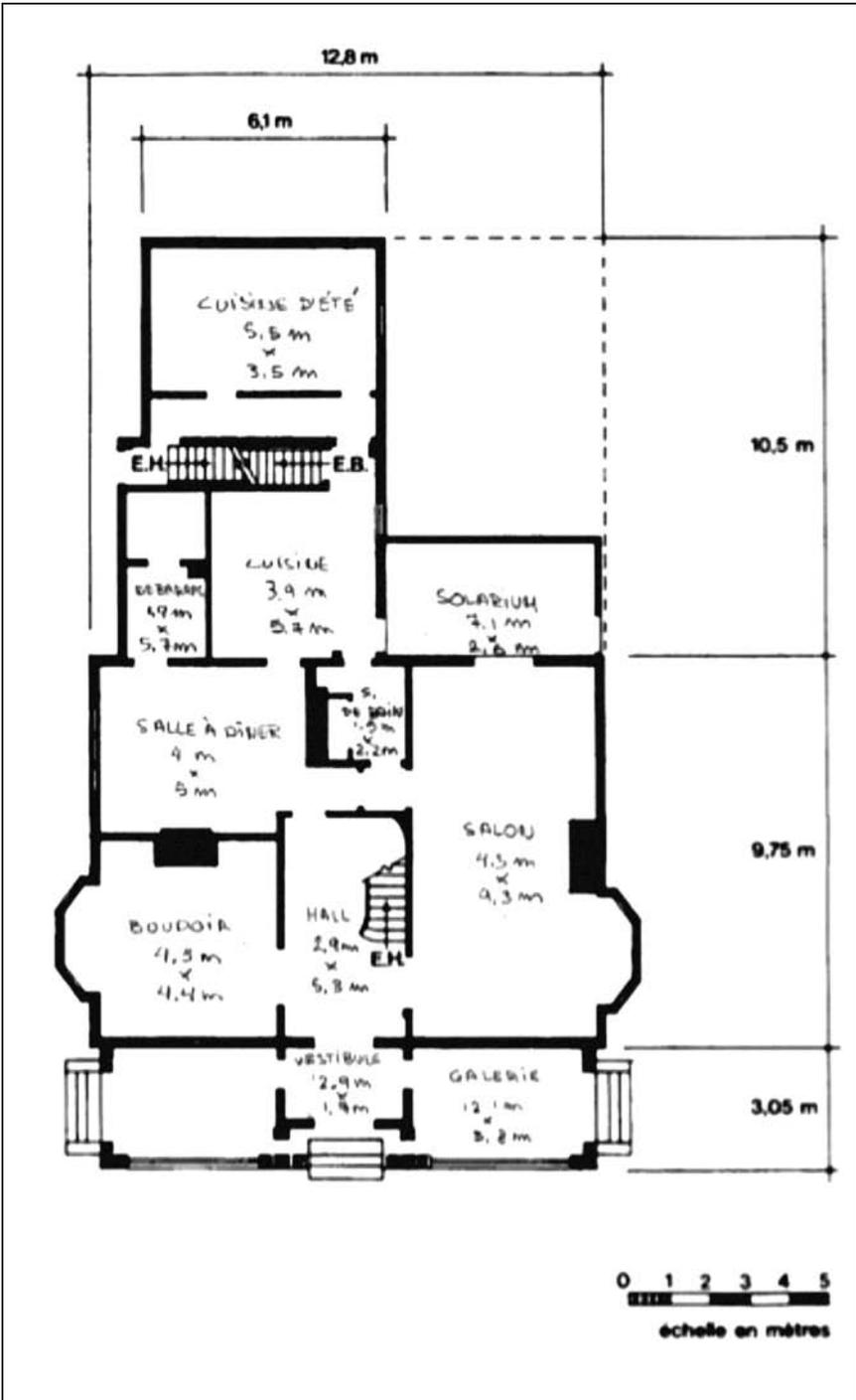


Figure 3 : Maison Morey, plan du rez-de-chaussée, SHCE, 1978.

la maison et correspond aux espaces servis. À droite du hall se trouve un vaste salon qui s'étend sur toute la profondeur de la maison et s'ouvre sur une véranda vitrée, tandis que du côté gauche de la maison la bibliothèque précède la salle à dîner qui, elle, communique avec la cuisine. L'étage est subdivisé en 4 chambres de bonnes dimensions et une salle de bain (Figure 4). Le pavillon à l'arrière est réservé aux espaces servants. On y trouve au rez-de-chaussée la cuisine, un grand

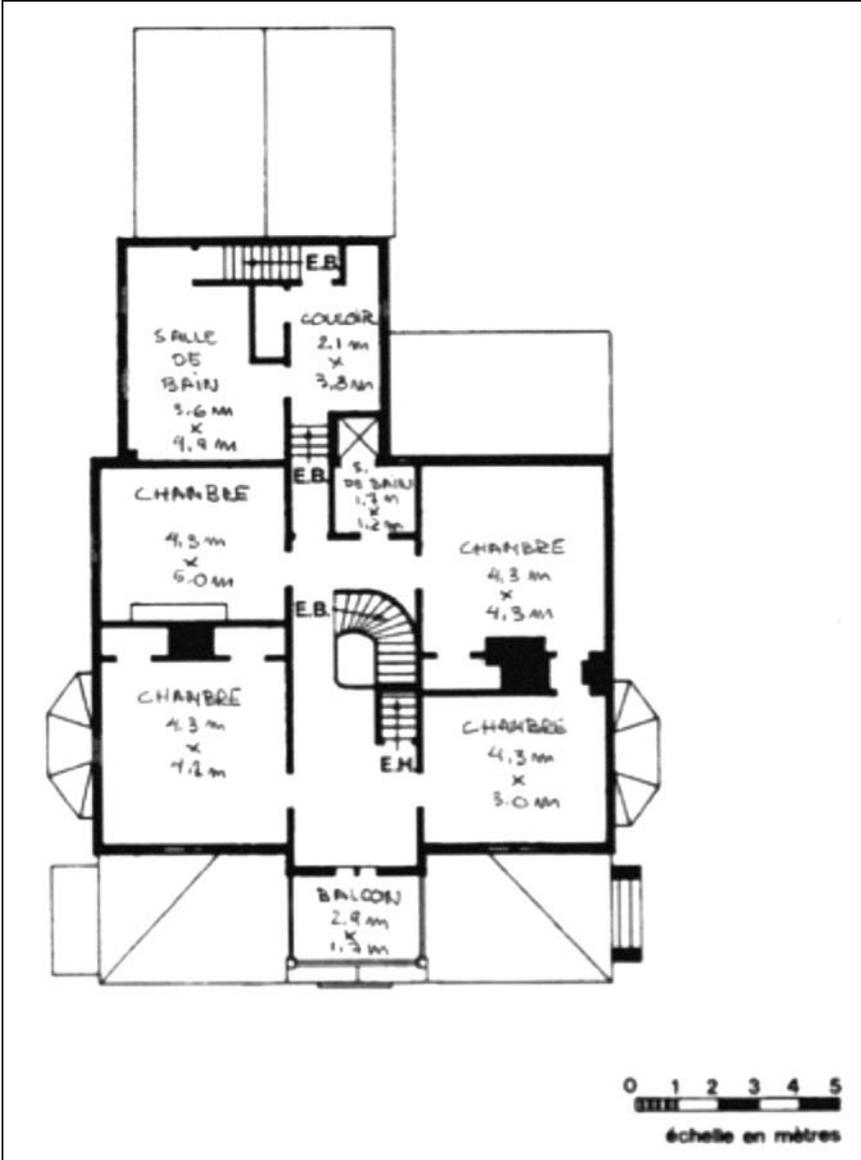


Figure 4 : Maison Morey, plan de l'étage, SHCE, 1978.

placard et l'escalier de service. Au-dessus à l'étage se trouvaient les chambres des domestiques. Cet espace est aujourd'hui reconverti en une grande salle de bain. Le troisième pavillon n'a qu'un seul étage et sert de cuisine d'été. Ainsi, la maison Morey reproduit la division tripartite de l'architecture classique à savoir : « pièces d'apparat, chambres privées et pièces de service » (Pigeon, 1982 : 58).

Cette organisation horizontale de l'espace où les pièces situées à l'avant ont une fonction différente des pièces se trouvant à l'arrière est combinée à une organisation verticale de l'espace où cette fois le rez-de-chaussée correspond aux zones de jour plus publiques. L'étage est, par ailleurs, réservé à la zone privée de la nuit aussi bien pour les maîtres que pour les domestiques. Un escalier de service mène à la cave à partir de la cuisine tandis qu'un escalier droit mène des chambres au grenier. La distinction entre les pièces d'apparat et les pièces plus intimes est renforcée par la hauteur des plafonds qui diminue avec les étages. Ainsi, le rez-de-chaussée a des plafonds de 11 pieds de haut, ce qui accroît le volume des espaces et contribue à l'effet de grandeur et d'élégance. À l'étage, les plafonds de 9 pieds de haut sont plus adaptés au caractère intime des chambres à coucher.

La maison Johnston est de plus petites dimensions. Son propriétaire Hubert Baker Johnston la fait construire en 1914 alors qu'il est âgé de 24 ans, grâce à un emprunt de 5 500 \$ à James S. Mitchell, un important distributeur d'accessoires de plomberie, de fer et de charbon du Québec (Registre de la ville de Sherbrooke, no 65868, archives privées et Nadeau Saumier, 2007). Récemment marié à Edythe Marguerite Green, le jeune Johnston est représentant de commerce pour la compagnie Fairbanks, spécialisée dans la fabrication et la vente d'instruments de pesée et installée dans le quartier sud de la ville. Employé d'une grande entreprise américaine, il représente les aspirations de la classe moyenne qui, sans avoir l'aisance de la bourgeoisie, aspire à un certain confort et à un statut supérieur. Le contrat de construction basé sur les plans de l'architecte Joseph Wilfrid Grégoire indique avec précision les matériaux à utiliser et témoigne du souci de construire une maison de qualité : « Cover the first floor of the ground and first floor with birch or maple flooring 2 ½ inches in width by 7/8 inches in thickness tongued and grooved, first quality, no shorter than 4 feet... » (contrat de construction, archives privées).

La maison unifamiliale que H.B. Johnston commande à J.W. Grégoire est un cottage de deux étages. Plus profond que large, le plan mesure 27 pieds par 35 pieds (Figure 5), auquel s'ajoute à l'étage (Figure 6) et donnant sur la cour arrière un solarium de 8 pieds par 12 pieds. En 1995, un deuxième solarium sera ajouté au rez-de-chaussée en dessous du premier en fermant le perron par des fenêtres et par une

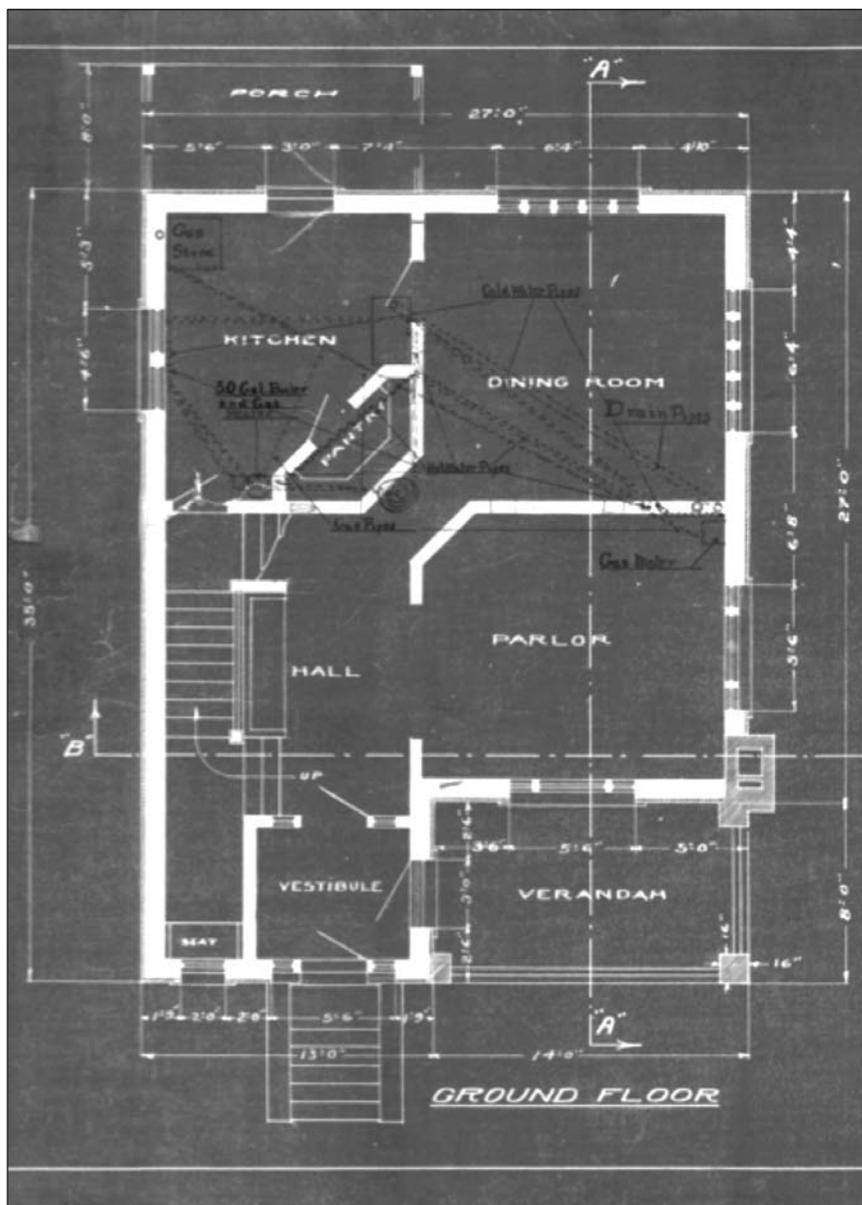


Figure 5 : Maison Johnston, plan du rez-de-chaussée, archives privées.

porte patio. Les plafonds de 9 pieds de hauteur au rez-de-chaussée sont limités à 8 ½ pieds à l'étage.

Malgré leurs proportions différentes, les plans des deux maisons présentent des similitudes. Dans les deux cas, on accède à l'intérieur de la maison par un vestibule très vitré qui donne sur un hall, à droite

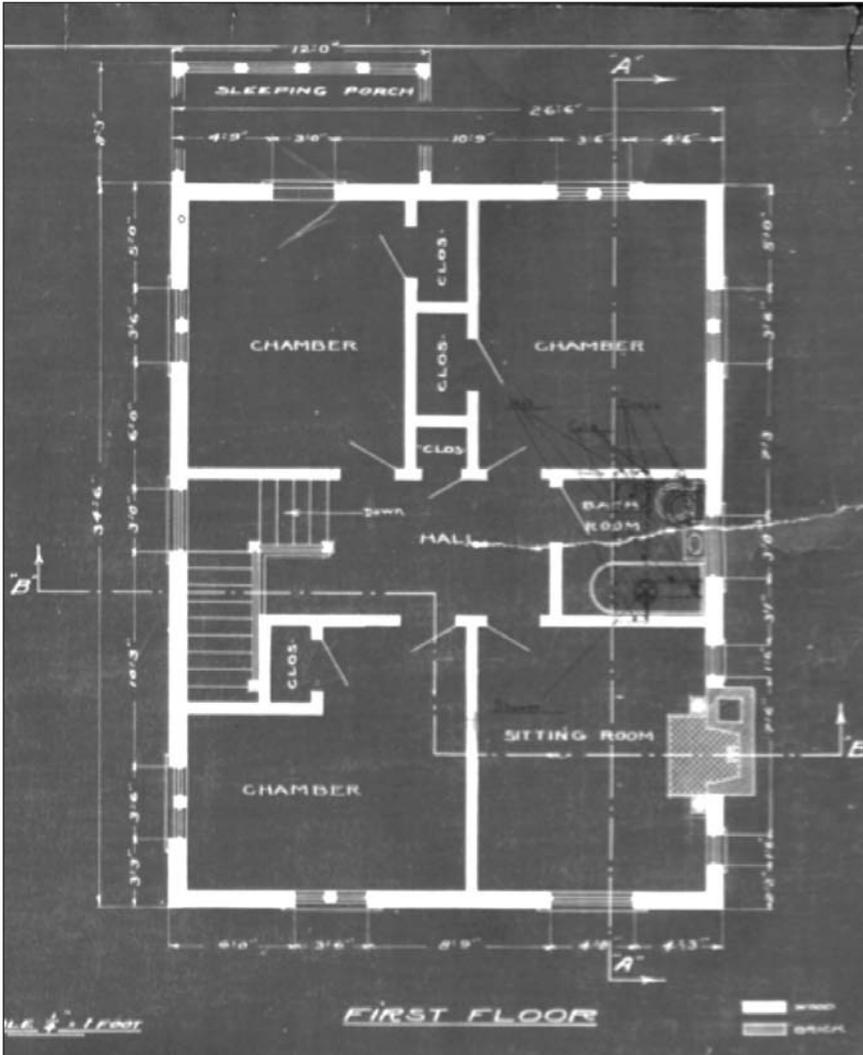


Figure 6 : Maison Johnston, plan de l'étage, archives privées.

duquel se trouve le salon. Toutefois, l'escalier, qui est central dans la maison Morey, longe le mur de gauche dans la maison Johnston. Ce décentrement vers la gauche de l'escalier qui mène à l'étage et de celui qui mène à la cave fait en sorte que les pièces du rez-de-chaussée occupent le côté droit de la maison, (salon et salle à dîner) ou l'arrière (cuisine et nouveau solarium). La division très symétrique de l'espace dans la maison Morey ne se retrouve pas au rez-de-chaussée de la maison Johnston. Toutefois, l'étage des deux maisons est subdivisé en quatre pièces de dimensions semblables qui gravitent autour d'un hall central.



Figure 7 : Maison Johnston, salle à dîner. Photographie : S. Bernier, 2010.

Dans les deux cas, la cuisine est à l'arrière au niveau rez-de-chaussée et communique par une porte avec la salle à dîner. La présence de la cuisine au rez-de-chaussée est caractéristique des maisons américaines, les maisons anglaises ayant plutôt tendance à refouler au sous-sol les espaces de service (Pigeon, 1982).

Tout comme dans la maison Morey, la progression du public vers le privé dans la maison Johnston se fait à la fois de l'avant à l'arrière de la maison et du bas vers le haut (si on exclut la cave), et les espaces de nuit sont concentrés à l'étage. Toutefois, ce qui distingue la maison Johnston de la maison Morey est l'absence d'espaces réservés à la domesticité. Dans la maison Johnston, les tâches domestiques sont vraisemblablement assumées par la maîtresse de maison, ce qui témoigne de la classe sociale des propriétaires mais aussi de l'époque de sa construction où la présence de domestiques tend à diminuer même chez les classes plus fortunées (Rybczynski, 1989).

Dans les deux maisons, des moulures encadrent les ouvertures des portes et des fenêtres. Les deux salles à manger comportent aussi d'imposants panneaux de bois teint et verni qui couvrent une bonne partie des murs, sinon la totalité, et concourent à donner à ces pièces un caractère riche et solennel (Figures 7 et 8). On peut se surprendre qu'une maison malgré tout modeste comme la maison Johnston dispose d'une salle à dîner aussi imposante à la fois par sa taille, 12 ½



Figure 8 : Maison Morey, salle à dîner, SHCE, 1978.

pieds par 14 ½ pieds (ce qui en fait la plus grande pièce de la maison), que par sa décoration. On peut supposer qu'il s'agit là du désir du propriétaire, typique de la classe moyenne supérieure, d'afficher les signes d'un certain luxe et de la réussite financière. Mais on peut y voir également une influence du style Arts and Crafts, véhiculé aux États-Unis par Gustav Stickley notamment dans sa revue *The Craftsman*, qui accorde une place de choix à la salle à manger. Les moulures très sobres et les lignes pures des éléments décoratifs tels que la rampe d'escalier ou les bancs de quêtoux confirment l'attrait de l'architecte Grégoire pour ce style (Mayer, 1994).

Le foyer, présent dans chaque pièce de la maison Morey mais limité au boudoir dans la maison Johnston, s'harmonise à la décoration intérieure des deux résidences. Véritable système de chauffage dans la première maison, il a une fonction davantage décorative dans la deuxième où là encore il vise à exprimer l'aisance de ses occupants. Le manteau de la cheminée tout en bois de chêne flanqué de ses deux pilastres a des allures classiques. Ici aussi on s'étonne qu'une pièce à l'étage, dont la fonction est plutôt privée, affiche un luxe généralement réservée aux pièces de réception. On peut y déceler ce goût pour le confort et l'ambiance « cozy » propre aux intérieurs anglais et un rappel du bel étage de la maison géorgienne (Rybczynski, 1989). Les manteaux de cheminée en marbre sculpté de la maison Morey traduisent sans équivoque la fortune des propriétaires.

L'intérêt sur le plan historique des maisons étudiées est qu'elles ont

toutes les deux maintenu pratiquement intactes leurs caractéristiques architecturales. La maison Johnston a l'avantage de n'avoir connu que quatre propriétaires en près de 100 ans d'histoire. En effet, la maison est restée dans la famille Johnston jusqu'en août 1977, date à laquelle la veuve Johnston vend la maison à Jean-Pierre Alix, sociologue et Paule Brodeur Alix, étudiante, tous deux originaires d'Ottawa. La maison passe alors entre les mains de francophones pour y rester jusqu'à aujourd'hui. Cette stabilité des occupants a fait en sorte que très peu de transformations ont été faites au bâtiment original. Mis à part la construction d'un solarium à l'arrière à partir de l'ancien porche et la rénovation de la cuisine et de la salle de bain, toutes les pièces sont demeurées intactes et ont préservé le cachet de l'époque.

La maison Morey a connu une histoire plus mouvementée. Ses premiers propriétaires, les Morey, père, fils et petite-fille, ont conservé la maison jusqu'en 1919. À partir de cette date, elle devient la propriété d'Agnes Emma Webster (née MacManamy) et de Frank Webster qui la conservent jusqu'en 1971 (Registre foncier du Québec). Les deux époux sont issus de deux riches familles de Sherbrooke, les MacManamy qui ont fait fortune dans le commerce de boissons alcoolisées et les Webster, propriétaires d'une fabrique de cigares (Kesteman, 2001, 2002). À la mort de Mme Webster, la maison est vendue à la compagnie Chaillon Export Import. Elle change alors de fonction et sert de bureaux jusqu'au moment où elle est achetée par le couple Rinaldo et Evelyne de Médicis. Ceux-ci lui redonnent sa fonction résidentielle et son prestige d'autrefois. Malgré ses nombreux propriétaires, la maison Morey a préservé l'essentiel de ses plans et de son style architectural. Seule la façade a été modifiée vraisemblablement dans les années vingt par l'ajout d'un portique classique et le remplacement de la galerie.

Styles de maison et maisons de style

Les deux maisons étudiées se rattachent à des styles représentatifs des époques où elles ont été construites. La plus ancienne, la maison Morey, est typique du style Second Empire en vogue chez les classes fortunées au Canada durant le dernier quart du XIX^e siècle (Cameron et Wright, 1980). Son toit à la Mansart à croupe brisée concave est garni de trois lucarnes sur la façade avant et de deux sur les côtés du bâtiment. Sous les débords du toit court une large corniche décorée de consoles sculptées et regroupées deux par deux à intervalles réguliers. La façade est symétrique et divisée en trois baies. La lucarne centrale (Figure 9), fortement en saillie, abrite une fenêtre cintrée à guillotine et est entourée d'un gable imposant qui reprend la ligne concave de la toiture et vient marquer l'entrée principale (SHCE, 1978). Le rebord du toit est souligné à l'intérieur par une élégante moulure à denticules

que l'on retrouve aussi au-dessus de l'entablement des fenêtres. Le classicisme de la façade aux fenêtres régulières a été renforcé par l'ajout au XX^e siècle d'un portique à fronton triangulaire surmonté d'un balcon, et d'une galerie couverte par un toit à faible pente.

La maison Johnston est plus difficilement classable. Elle s'apparente par sa forme générale aux maisons cubiques que l'on retrouve en grand nombre dans le quartier Nord de Sherbrooke (SHCE, 2001). Son toit à pavillon, sa grande corniche ornée de nombreuses consoles de bois sculptées, ses lucarnes en hémicycle (*eyebrow dormer*, McAlester, 1984) (Figure 10), son asymétrie et la diversité de ses ouvertures reprennent des caractéristiques des maisons victoriennes avoisinantes.

On remarque, entre autres, que l'architecte a emprunté le motif dans la brique sous la loggia à deux maisons plus anciennes de styles Queen Ann et néo-Tudor situées sur la même rue.

Toutefois, la relative sobriété du bâtiment et son traitement à plat de la façade lui confère une certaine modernité. Le balcon avant formé par un enfoncement dans la façade qui crée une sorte de loggia témoigne de la volonté de l'architecte de contenir le volume de la maison à l'intérieur du cube. Les fenêtres, toutes de dimensions différentes, ne respectent pas l'ordonnancement classique, mais suivent plutôt une logique fonctionnaliste selon laquelle la taille des ouvertures doit s'adapter à la fonction de chacune des pièces.

Du catalogue de plan au dessin d'architecte

On ne connaît pas l'architecte de la maison Morey. L'historiographie de l'architecture nous a appris qu'au XIX^e siècle au Québec, les maisons étaient souvent l'œuvre d'entrepreneurs, de charpentiers ou de maçons qui avaient développé un savoir-faire sur les chantiers (Martin, 1999). Ceux-ci s'inspiraient également des livres d'architecture de Loudon et Downing qui ont connu un grand succès à l'époque en Angleterre



Figure 9 : Lucarne centrale, S. Bernier, 2010



Figure 10 : Maison Johnston, S. Bernier, 2010

et aux États-Unis et qui ont circulé également dans les milieux anglophones du Québec et du Canada (Pigeon, 1982).

Danielle Pigeon pose l'hypothèse de l'influence d'un plan de maison avec « toit à la française » de l'ouvrage *Victorian Cottage Residences* d'Andrew Jackson Downing (Figure 11). On retrouve dans la maison dessinée par Downing le toit mansardé typiquement français avec une lucarne centrale en saillie, un plan rectangulaire sur deux étages et une élévation principale à trois baies. L'organisation intérieure de l'espace avec un escalier central et un hall qui ouvre sur des pièces de chaque côté est similaire. Sans pouvoir dire avec certitude que le dessin de Downing a pu servir de modèle à la maison Morey, on doit convenir que ce type de plan a eu une influence sur l'architecture des Cantons-de-l'Est et du reste du Canada (Cameron et Wright, 1980), aussi bien pour les maisons que les édifices publics. Par exemple, sur la rue Dufferin, l'édifice de la Eastern Townships Bank où travaillait Morey et celui du Bureau des postes et de la douane étaient tout deux d'inspiration Second Empire et construits dans les années 1870 (SHCE, 2001).

Le cas de la maison Johnston est différent puisqu'on connaît l'architecte qui en a dessiné les plans. Joseph Wilfred Grégoire (1880–1955) était un architecte actif dans la région et on lui doit plusieurs édifices publics et religieux à Sherbrooke et dans les Cantons-de-l'Est. Il a conçu notamment l'ancien hôtel de ville (1923) sur la rue Wellington, l'Église Saint-Jean-Baptiste (1907–1908) dans l'est de la ville, des maisons privés dont celle, imposante, de Wilfred Légaré (1932) à l'angle des rues Portland et Ontario (*Biographical Dictionary of Architects in Canada, 1800–1950*). Fils d'un forgeron, J.W. Grégoire s'est formé à la pratique de l'architecture dans le bureau de l'architecte Joseph Verret de Sherbrooke auquel il succéda à la mort de celui-ci en 1902 (*La Tribune*, 1955). Au moment où il dessine les plans de la

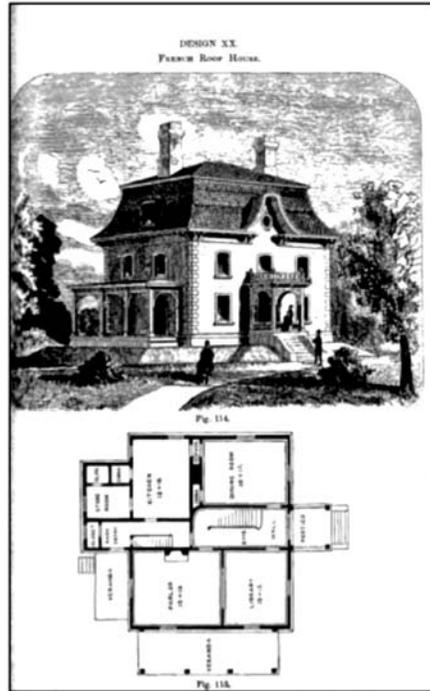


Figure 11 : French Roof House, A.J. Downing, *Victorian Cottage Residences*, 1873.

maison Johnston, il a 34 ans et a déjà fait construire quelques églises dans la région.

Ce n'est donc pas à un architecte débutant qu'Hubert B. Johnston confie les plans de sa maison. Tant le propriétaire que l'architecte veulent donner à la maison un caractère unique, une signature, qui la distingue des autres maisons du quartier. C'est ce qui explique certaines particularités que l'on ne retrouve sur aucune autre maison du voisinage telles ses lucarnes en sourcil, ses petites fenêtres en rangée qui rappellent les manoirs anglais, sa loggia ou son foyer à l'étage. C'est aussi la raison pour laquelle il est difficile de l'associer à un seul style, l'architecte ayant emprunté librement au langage architectural de plusieurs styles, concevant ainsi un bâtiment à mi-chemin entre la tradition et la modernité.

Si l'utilisation du bois pour la maison Morey reflète l'influence de l'architecture de la côte est américaine, le choix de la brique rouge pour la maison Johnston fait référence au cottage londonien. L'extérieur de la maison Morey est entièrement recouvert sur les deux étages de bois posé à clin aussi bien pour le pavillon central que les annexes. Malgré une certaine sobriété du travail du bois si on la compare à d'autres maisons de la même époque, la maison Morey offre un bel exemple de l'effet décoratif que permet le bois. Les colonnes cannelées de la galerie, les piliers du portique, les pilastres qui encadrent la porte principale et soulignent l'angle des façades, l'entablement ouvragé, la corniche et les consoles sculptées, tous ces détails contribuent à l'élégance classique du bâtiment.

La maison Johnston possède quelques détails extérieurs en bois dont la corniche et ses consoles, l'auvent au-dessus de la porte principale et une fascia au-dessus de la galerie. Quant à la brique, elle est posée à l'horizontale sauf au-dessus des ouvertures qu'elle souligne par un dessin à la verticale. Sous la loggia, la brique ajourée forme un motif décoratif. Les joints sont fins, en mortier de la même couleur que la brique. Cette sobriété décorative distingue nettement la maison Johnston des maisons victoriennes des décennies précédentes qui multipliaient les matériaux (brique, bois à clin, à bardeaux, pierre) et les éléments architecturaux décoratifs (tourelles, pilonnons, balustrades).

Valeur patrimoniale

Ni la maison Morey ni la maison Johnston ne sont classées dans le Répertoire des biens culturels du ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine du Québec. La maison Morey a fait l'objet d'une étude par la Société d'histoire des Cantons de l'Est et fait partie du circuit patrimonial proposé par la SHCE. La maison Johnston n'avait jusqu'ici jamais été répertoriée parmi les

œuvres de Joseph Wilfrid Grégoire. L'accès à des archives privées a rendu possible cette authentification.

Les rôles d'évaluation de la Ville de Sherbrooke et du Registre foncier du Québec nous a permis de dater avec certitude la maison Johnston. Construite en 1914, elle est aujourd'hui presque centenaire. Bien que relativement récente, elle possède une certaine valeur d'âge si on replace sa construction dans la courte histoire du Québec. On peut, par ailleurs, attribuer à la maison Morey, qui date des années 1870, une indéniable valeur d'âge d'autant plus qu'elle est située sur une des rues les plus anciennes de la ville. Étant donné le remarquable état de conservation des deux maisons, leur âge réel coïncide avec leur âge apparent, pour reprendre la typologie de Luc Noppen et de Lucie K. Morisset (1997). Leur localisation dans un quartier reconnu patrimonial par la Ville de Sherbrooke contribue à la reconnaissance de l'ancienneté des deux maisons.

Conçue par un architecte, la maison Johnston s'inscrit dans l'ensemble de l'œuvre architecturale de Joseph Wilfrid Grégoire. Le choix de recourir aux services d'un architecte renseigne sur l'intention du propriétaire de doter sa maison d'une valeur esthétique reconnue. Le devis de construction rédigé sur les formulaires à l'en-tête de *The Province of Quebec Association of Architects* ainsi que les dessins originaux des plans et des élévations attestent la valeur architecturale du projet. La maison elle-même, par la recherche stylistique dont elle témoigne, se classe incontestablement du côté des œuvres d'art. Par ses caractéristiques uniques, elle se distingue des autres maisons du quartier. Elle répond ainsi aux critères de rareté et d'unicité qui créent la valeur d'art d'un bâtiment (Nopens et Morisset, 1997).

L'absence de renseignements sur la conception de la maison Morey ne permet pas de lui apposer le sceau d'un architecte connu. Comme nous l'avons mentionné, l'historienne d'art, Danielle Pigeon, laisse entendre que la villa aurait pour source un catalogue de plan très populaire aux États-Unis et au Canada dans les années 1870. On sait que le métier d'architecte était encore peu développé au moment de la construction de la maison. Toutefois, plusieurs maisons à Montréal situées dans le fameux Golden Square Mile ont été dessinées par des architectes réputés (Communauté urbaine de Montréal, 1987). Il demeure donc possible que la maison Morey ait été conçue par un architecte étant donné le réseau de relations qu'entretenait Thomas S. Morey avec la riche société de Montréal et de Toronto. Quoi qu'il en soit, la villa impressionne par l'élégance de sa façade, l'harmonie et la proportion de ses volumes, et la finesse de ses détails. Grâce à son remarquable état de conservation, elle constitue un exemple précieux du style Second Empire au Québec. Symbole de prestige au moment de

sa construction, elle demeure encore aujourd'hui d'une beauté toute classique.

Les deux maisons étudiées ont été conçues pour des fins domestiques et servent encore aujourd'hui de résidences unifamiliales. En consultant les rôles d'évaluation de la ville de Sherbrooke, on apprend que la maison Johnston, après avoir été occupée durant les 3 premières années par le couple Johnston, a été louée à différents locataires jusqu'en 1921, date à laquelle les Johnston réintègrent leur maison. Les archives de la ville indiquent alors 4 occupants (vraisemblablement le couple et deux enfants) et un chien.

La maison Morey a été habitée successivement pendant près de cent ans par deux familles : les Morey et les Webster. Durant les années soixante-dix, la maison a changé de vocation et a servi de bureaux à diverses compagnies. En 1975, à la suite de la demande de l'homme d'affaires Frank Taboïka d'apporter d'importantes transformations à la maison, le Conseil de ville émet une résolution à l'effet que le propriétaire limite les travaux de rénovation à l'intérieur de la résidence et conserve le cachet extérieur de la maison (SHCE, 1978). À partir de la fin de l'année 1976, la maison rachetée par les de Médicis retrouve sa vocation originale.

La valeur historique de la maison Morey repose sur ses occupants, principalement le fils du premier propriétaire, Samuel Foote Morey, un personnage important dans les milieux d'affaires et culturel de la ville de Sherbrooke. Inspecteur en chef à la Eastern Townships Bank, celui-ci est un ardent défenseur des arts et de la culture. Samuel F. Morey est connu entre autres pour avoir fondé en 1886, avec un groupe d'anglophones aisés de la ville, la Sherbrooke Library & Art Association, une bibliothèque publique et un centre culturel qui diffuse des expositions, des concerts et des conférences pendant plus de quarante ans (Nadeau Saumier, 2007).

Quant à la maison Johnston, sa valeur historique tient davantage à son architecte, Joseph Wilfrid Grégoire qui, grâce aux nombreuses commandes obtenues de la ville, du gouvernement fédéral et des diocèses catholiques de la région, a contribué à façonner le paysage de Sherbrooke et des Cantons-de-l'Est. Ses œuvres se retrouvent dans plusieurs municipalités de la région. Il a dessiné notamment des plans pour des hôtels de ville (Sherbrooke, Arthabaska), diverses églises (Saint-Jean-Baptiste à Sherbrooke, Sainte-Élisabeth à North Hatley), une succursale de la Banque Royale à Lennoxville, le Bureau de postes de Sherbrooke, des écoles, un couvent, un théâtre et des commerces variés, sans compter les maisons privées.

Conclusion

L'étude des maisons Morey et Johnston est révélatrice de l'évolution d'un quartier, le Vieux Nord de Sherbrooke, des styles architecturaux et de l'habitat dans les Cantons-de-l'Est entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle, et de la naissance de la conception moderne de l'architecte au Québec. Elle vient confirmer l'influence anglo-saxonne, particulièrement américaine, sur l'architecture de la région qui a eu, entre autres, pour véhicules les ouvrages des architectes américains A.J. Downing ou Samuel Sloane (Kalman, 2000) et qui donne à la région son visage unique au Québec.

La maison Morey est un exemple remarquable du style Second Empire très populaire dans le dernier quart du XIX^e siècle au Québec non seulement dans les zones urbaines, mais même dans les zones rurales où les maisons de ferme se voient coiffées de toits mansardés et de lucarnes (Cameron et Wright, 1980). Ce style qui a notamment marqué l'apparence de Montréal a été adopté autant pour l'architecture domestique que pour les édifices publics, banques, hôtel de ville, les villas cossues ou les triplex. L'effet pittoresque du toit mansardé, les lucarnes et le traitement classique de la façade sont des éléments qui ont contribué à rendre ce style attrayant et populaire (Cameron et Wright, 1980). Compte tenu de son succès en Europe, France et Angleterre surtout, et en Amérique, Cameron et Wright qualifient ce style d'international. Toutefois, les constructeurs québécois et canadiens ont adapté ce style au contexte local, entre autres dans le choix des matériaux. Ainsi, la brique est plus fréquemment utilisée en Ontario tandis que le Québec privilégie la pierre. Le choix du bois pour la maison Morey dénote une influence américaine.

La maison Johnston est également d'influence américaine, mais se rapproche davantage du Four Square américain qui est apparu au Canada autour des années 1910 et qui se caractérise par son plan carré, ses deux étages et son toit à pavillon doté d'une lucarne en façade (Kalman, 2000). Harold Kalman rapproche cette maison de la maison géorgienne du siècle précédent : «It offered the same image of stability as the Georgian house did a century earlier, and provided an alternative – perhaps a reaction – to the picturesque designs of only a few years before» (Kalman, 2000 : 445). Ce modèle de maison compacte a été popularisé entre autres par les compagnies Eaton et Sears Roebuck qui en vendaient les plans par catalogue à des prix accessibles à la classe moyenne. Toutefois, la maison Johnston n'est pas une reproduction fidèle de ce style. Entre autres, elle ne possède pas la véranda à l'avant qui caractérise ce modèle. Celle-ci est plutôt remplacée par un balcon récessif.

Contrairement à la maison Morey qui est très représentative de son style, la maison Johnston se distingue par ses particularités. Sa valeur n'est pas liée tant à son exemplarité qu'à l'expression d'un individu, l'architecte qui en a dessiné les plans. La maison Johnston marque l'apparition de l'architecte moderne perçu comme un artiste qui apporte sa signature personnelle à un bâtiment et qui, par conséquent, distingue également le client qui l'embauche. Ainsi, les maisons Morey et Johnston sont non seulement caractéristiques de styles architecturaux différents, elles témoignent également d'une transformation dans la construction domiciliaire par la participation d'un nouveau joueur qui s'insère entre le client et l'entrepreneur. Bien qu'encore marginale et limitée aux classes relativement aisées, la présence de l'architecte est maintenant une donnée incontournable de l'architecture résidentielle.

SOURCES DOCUMENTAIRES

OUVRAGES

- CAMERON, Christina, WRIGHT, Janet, *Second Empire Style in Canadian Architecture*, Canadian Historic Sites : Occasional papers in Archeology and History no 24, Ottawa, National Parks and Sites Branch, 1980.
- COMMUNAUTÉ URBAINE DE MONTRÉAL, *Répertoire d'architecture traditionnelle sur le territoire de la communauté urbaine de Montréal. Architecture domestique I : les résidences*, Communauté urbaine de Montréal, 1987, 803 p., nombreuses illustrations.
- DOWNING, Andrew Jackson, *Victorian Cottage Residences*, New York, John Wiley and Sons, 1873.
- KALMAN, Harold, *A Concise History of Canadian Architecture*, Don Mills, Oxford University Press, 2000.
- LES JOURNALISTES ASSOCIÉS, *Les Biographies françaises d'Amérique*, Sherbrooke, Les journalistes associés éditeurs, 1950, p. 813.
- KESTEMAN, Jean-Pierre, *Histoire de Sherbrooke, Tome 2 : De l'âge de la vapeur à l'ère de l'électricité (1867-1896)*, Coll. Patrimoine, Sherbrooke, Éditions GGC, 2001, 280 p.
- KESTEMAN, Jean-Pierre, *Histoire de Sherbrooke, Tome 3 : La ville de l'électricité et du tramway*, Coll. Patrimoine, Sherbrooke : Éditions GGC, 2002, 292 p.
- LAFRAMBOISE, Yves, *De la colonie française au XXe siècle : la maison au Québec*, Montréal, les Éditions de l'Homme, 2001, 365 p.
- LESSARD, Michel et Huguette MARQUIS, *Encyclopédie de la maison québécoise. Trois siècles d'habitation*, Montréal, les Éditions de l'Homme, 1972, 724 p.

- MARTIN, Paul-Louis, *À la façon du temps présent. Trois siècles d'architecture populaire au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1999, 378 p.
- MAYER, Barbara, *Le style Arts & Crafts*, Paris, Flammarion, 1994, 223 p.
- McALISTER, Virginia and Lee, *A Field Guide to American Houses*, New York, Knoff, 1984, 525 p.
- NADEAU-SAUMIER, Monique, *Un espace et un lieu de culture : le Art Building de Sherbrooke, 1887–1927*, thèse de doctorat (histoire de l'art), Université du Québec à Montréal, 2007, 2 vol.
- NOPPEN, Luc et MORISSET Lucie K., « De la production des monuments. Paradigmes et processus de la reconnaissance », dans *Les Espaces de l'identité*, sous la dir. de Laurier Turgeon, Jocelyn Létourneau et Khadiyatoulah Fall, 1997, p. 23–52.
- PIGEON, Danielle, *L'influence des catalogues de plans dans l'architecture domestique des Cantons de l'Est, 1840–1880*, mémoire de M. A. (histoire de l'art), Université du Québec à Montréal, 1982, 219 p., 54 p. d'illustrations.
- RYBCZYNSKI, Witold, *Le confort : cinq siècles d'habitation*, Montréal, Éditions du Roseau, 1989, 283 p.
- SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DES CANTONS DE L'EST, *Guide historique du Vieux Sherbrooke*, s.l. : (1^{ière} édition : 1985) 2001, 271 p..

PÉRIODIQUES

- ANONYME, « L'ouverture officielle de l'hôtel de ville, hier, a donné lieu à une brillante soirée », *La Tribune*, 20 février 1923, p. 1 et 3.
- ANONYME, « Carrière bien remplie de l'architecte J.-W. Grégoire », *La Tribune*, 30 avril 1955, p. 2.

DOCUMENTS ET ARCHIVES

- SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DES CANTONS DE L'EST, *Maison Morey : historique, description, évolution*, Sherbrooke : la Société des Cantons de l'Est, 1978, 45 p.
- BRETON, Gilbert, arpenteur-géomètre, Certificat de localisation du lot 1 047 871 du cadastre officiel du Québec, municipalité de la Ville de Sherbrooke et circonscription foncière de Sherbrooke, le 7 juin 2002. 5 p.
- Devis de construction de la maison Johnston, non daté.
- Rôles d'évaluation de la Ville de Sherbrooke, années 1913–1922.
- City Atlas of Sherbrooke, Province of Quebec from Actual Surveys based upon the Cadastral Plans deposited in the Office of the Department of Crown Lands*, by and under the Supervision of H.W Hopkins, civil engineer, Philadelphia, Provincial Surveying and Pub. Co., 1881.

Insurance Plan of Sherbrooke Que., May 1907, mis à jour en 1917.

Greffes du notaire Edouard Pellew Felton, CN 501-10. Boîte 500205, acte no 289.

Sherbrooke Directory for 1913–1914.

SITES WEB

GRISCTI, Verity et HULL, Joshua, *Biographical Dictionary of Architects in Canada 1800–1950*, en ligne «<http://www.dictionaryofarchitectsincanada.org>», consulté le 3 mars 2010.

MINISTÈRE DE LA CULTURE, DES COMMUNICATIONS ET DE LA CONDITION FÉMININE, *Répertoire du patrimoine culturel du Québec*, «<http://www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca>», consulté le 4 mars 2010.

MINISTÈRE DES RESSOURCES NATURELLES ET DE LA FAUNE DU QUÉBEC, *Registre foncier du Québec*, en ligne «<http://www.registrefoncier.gouv.qc.ca>», consulté le 10 mars 2010.

ENDNOTES

- 1 L'auteure remercie M et Mme de Médecis ainsi qu'Hélène Liard, archiviste à la Société d'histoire de Sherbrooke pour leur précieuse collaboration.